

genço égale, un cri de stupéfaction et d'alarme s'éleva de tous les coins du monde enseignant, alors tout imbu des vieux préjugés. Pouvait-il en être autrement, alors qu'on heurtait de front toute les idées reçues! Comment, disait-on, oser émettre un semblable paradoxe! N'est-ce pas rompre en visière avec le sens commun? Et l'expérience de tous les jours ne prouve-t-elle pas l'absurdité de ce principe? Tel homme devient un prodige, tel autre reste une nullité. Rien d'aussi brutal qu'un fait, et celui-ci est irréfutable, le célèbre inventeur de l'ENSEIGNEMENT UNIVERSEL lui-même ne le contestait pas; seulement il n'attribuait pas ce phénomène aux prédispositions ou aux incapacités originelles. Et, s'il eût été moins absolu de formes et d'idées, il n'eût pas fait tant d'incrédules.

Ennemi du paradoxe, nous n'admettons pas d'une manière absolue l'égalité des intelligences. Nous reconnaissons avec tout le monde qu'il y a inégalité en fait; mais nous nous demandons si cette inégalité est due à une différence native dans les facultés intellectuelles; et nous croyons que ceux qui répondent affirmativement à cette question confondent le principe pensant avec l'exercice de l'intelligence. Oui, il y a parmi les hommes des êtres qui végètent toute leur vie, et d'autres qui par leurs talents font honneur à l'humanité. Nous expliquerons ces différences. Constatons d'abord que tout, au moment de la naissance, est essentiel dans le principe intellectuel ou mental.

L'homme, en entrant dans la vie apporte avec lui la faculté de comprendre, de saisir, de combiner des rapports, en un mot, la raisonnable. C'est par là qu'il se distingue de la bête qui n'éprouve que des sensations irrésolues. Quoi qu'en pensent certains philosophes en contradiction avec les faits, les idées considérées comme connaissances positives n'existent pas dans l'homme, tel qu'il sort des mains de la nature. Ce qui est inné en nous c'est la faculté de comprendre. A l'aide de cette lumière, nous pourrions acquérir des connaissances, quand l'enseignement viendrait éveiller ce principe actif qui dort au fond de notre être. C'est là un fait irrévocable. L'enseignement est aussi nécessaire à l'éclosion de l'intelligence que l'air extérieur au développement de la plante. Or, s'il est vrai que l'enfant, avant de vivre de la vie intellectuelle, n'a que des sensations, et qu'il ne diffère de l'animal que par la faculté de comprendre, tous les hommes en naissant ne sont-ils pas placés dans les mêmes conditions intellectuelles? N'est-ce pas le même principe qui, avant l'éveil de la raison, préexiste en nous à l'état de puissance et non pas d'acte? En un mot, le principe pensant, qui n'a pas encore pu exercer son activité, renferme-t-il, aux yeux du philosophe, autre chose que son essence?

Or, quant à l'essence, abstraction faite des organes nécessaires, dans notre état actuel, à l'exercice de l'intelligence, tous les hommes ne sont-ils pas égaux?

Circoscrit dans ces limites, le principe de l'égalité des intelligences me paraît incontestable. Ce n'est ni plus ni moins que l'égalité des âmes, principe consacré par la philosophie. C'est assez dire que nous n'admettons pas que le plus petit enfant possède la même intelligence qu'Archimède homme, ni que la pensée ne soit pas susceptible de développement.

C'est au moment où l'intelligence entre en exercice que se manifestent des différences tranchées entre les hommes. Alors les uns font de rapides progrès et promettent de devenir l'ornement de la société et la gloire de la patrie, tandis que les autres croupissent dans l'ignorance et deviennent à charge à eux-mêmes, à leur famille, à leur pays.

Où trouver le secret de ces différences? Elles tiennent à bien des causes que nous ferons connaître; mais en dernière analyse à la VOLONTÉ. En effet, si la raison consiste à saisir des rapports, celui qui en trouvera le plus sera le plus intelligent. Or, pour arriver là, que faut-il, sinon une étude continuelle? et pour étudier, que faut-il? Vouloir. A quoi servirait à l'homme d'être capable de tout comprendre s'il ne portait pas sa réflexion sur les objets de ses connaissances? Pour comprendre, il faut donc regarder; et pour regarder, il faut être attentif. Oui, l'ATTENTION, voilà le grand secret de l'excellence des hommes

qui surpassent leurs semblables dans toute espèce de carrières (1).

Deux hommes font un voyage dans un pays couvert des merveilles de la nature et des arts. L'un ne pense qu'à bien boire et à bien manger, et reste indifférent à tout ce qui l'entoure. Tout passe devant ses yeux sans le frapper. Et quand il revient de son excursion lointaine, qu'a-t-il rapporté? Rien que de vagues souvenirs qui n'ont fait qu'effleurer la surface de l'intelligence, et qu'emporte le moindre vent de distraction. Il est aussi ignorant au retour qu'au départ. L'autre, au contraire, avide de connaissances, porte ses regards sur tout ce qui s'offre à sa vue. Hommes, monuments, nature, rien ne lui échappe. Il étudie les mœurs et les institutions des peuples, les chefs-d'œuvres des arts, les caractères des hommes dans les assemblées publiques; il écoute, observe, réfléchit, compare, écrit ses impressions, ses idées, et rapporte de son voyage une ample moisson de connaissances. Il devient ainsi, selon ses goûts, poète, orateur, historien, philosophe, publiciste, critique, et peut aspirer à tous les sommets, à toutes les gloires. Qu'est-ce donc qui met entre ces deux hommes un si grand intervalle? Est-ce que l'un avait au départ une faculté dont l'autre était privé? Non, ils avaient tous deux des yeux pour voir, une intelligence pour comprendre; mais l'un a été attentif; et l'autre, distrait. Un abîme que rien ne peut plus combler les sépare, et cet abîme, qui l'a creusé? La volonté. Mais le génie, s'écrie-t-on, le génie, qui est le privilège d'un petit nombre, s'obtient-il aussi par la volonté? N'est-ce pas là une faculté à part et qui renverse votre principe par la base? Nous pourrions considérer le génie comme une faculté spéciale sans ôter à notre principe la généralité de son application; mais cette opinion n'est pas admissible.

A Dieu ne plaise pourtant que je cherche à rabaisser ces géants de l'humanité dont les noms immortels sont inscrits en lettres d'or sur le frontispice du temple de la postérité, et qui apparaissent de loin en loin à la tête des siècles comme des phares lumineux destinés à éclairer la marche de la civilisation. Ce sont là, je l'avoue, des êtres privilégiés, et la Providence, en allumant dans leur âme le feu sacré de l'inspiration, a voulu en faire les instruments de ses desseins mystérieux sur le monde. Mais l'inspiration n'est pas une faculté, ce n'est qu'un fait. Et l'histoire nous offre des exemples de ces natures élevées au-dessus d'elles-mêmes par les circonstances, et retombant au niveau de la simple humanité, une fois leur mission accomplie. Voyez Jeanne d'Arc après le sacre de Charles VII à Reims; elle est redevenue ce qu'elle était avant son départ de Domremy pour aller sauver la France, la plus humble, la plus timide, la plus simple des femmes. Le génie n'est pas l'indice d'une faculté spéciale innée dans certains hommes et constituant une race d'être à part, plus qu'humains, n'ayant de l'humanité que ses faiblesses. Le génie, c'est le sommet de l'intelligence. Et il n'y a entre les hommes ordinaires que la différence du plus au moins. La distance que l'on veut établir entre le talent et le génie n'est pas infranchissable, comme quelques-uns le prétendent. Une œuvre de génie en effet n'est-elle pas une production de notre intelligence? Or en quoi consiste l'exercice de l'intelligence si ce n'est à chercher des rapports? Celui donc qui aura trouvé les rapports les plus profonds, les plus subtils, les plus inattendus, sera vraiment le roi de l'intelligence. Si ce n'est pas là ce que vous appelez le génie, qu'est-ce donc? Dans l'hypothèse d'une faculté spéciale, le génie ne produirait que des chefs-d'œuvres. Est-ce là ce que nous voyons? — Mais le génie sommeille quelquefois? Il a ses distractions, dites-vous — D'accord; c'est donc l'attention qui produit les œuvres de génie. J'ajouterai que ceux qui considèrent le génie comme une faculté départie à quelques hommes seulement, devraient renoncer à la prétention de le comprendre, car pour sentir ce feu sacré il faut en être embrasé soi-même. Quelle différence y a-t-il entre le génie et vous qui le saisissez sur le fait? Une autorité de vue, une précession de rapports, voilà

(1). Il n'y a pas un seul fait raisonnable qui ne soit le résultat de l'attention. Les hasards heureux qui se rencontrent quelquefois en rêve proviennent de la continuation d'une pensée qui a vivement préoccupé l'esprit. Normis ce cas, on le sait, rien d'aussi incohérent qu'un rêve.